

Aventure à Ouessant

Autor(en): **Goudin, André**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 8

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569070>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Aventure à Ouessant

par André Goudin

La vieillesse des hommes ressemble à leur enfance.
Sans exception. Joseph Joubert

Avant de rencontrer ce grand amour qui dure depuis quinze ans, et auquel je suis demeuré fidèle, j'ai connu, comme tous les homophiles, de nombreuses aventures. Rencontres d'un soir, rencontres d'une saison, aucune ne m'a jamais laissé éccœuré pour la simple raison que j'ai toujours fui l'amour qui ne recherche que le plaisir.

Là où la plupart n'apportent que l'ennui ou le vice, j'ai toujours apporté mon cœur, ne pouvant poser une bouche sur ma bouche et tenir un corps dans mes bras, sans être aussitôt baigné d'une grande tendresse pour l'objet de mon plaisir.

Qu'un garçon accepte de se donner à moi, même si ce garçon n'est qu'un frivole chasseur d'étreintes brèves, m'emplit pour lui d'une sorte de respect religieux. Et si l'amour est absent de lui (ce qui arrive trop souvent!) j'invente, j'aime et respecte l'amour qu'il aurait pu me donner. Pour tout dire, c'est comme si je ne pouvais pratiquer la gymnastique amoureuse sans que mon cœur ne se mette aussitôt en branle, comme s'il m'était impossible de dissocier la sensualité de la sensibilité.

En vérité, j'ignore s'il s'agit là d'une faiblesse ou d'un don, mais je remercie Dieu de m'avoir donné cette *sentimentalité* (si vilipendée, aujourd'hui, par une imbécile jeunesse) sans laquelle les rencontres de hasard ne sont que jeux de rues et jeux de rut! Elle me permet, à l'automne de ma vie, alors que je fume philosophiquement ma pipe et que ma petite chienne (plus tendre que la plus tendre des femmes) dort à mes pieds, de me ressouvenir, sans honte et sans dégoût, de ces partenaires d'un soir dont j'ai parfois oublié le prénom et le visage, mais dont je n'ai pu oublier les caresses qui m'embaument encore.

Je le répète, l'important, pour moi, n'est pas de savoir si j'ai été aimé, mais de penser que moi je n'ai jamais fait l'amour sans aimer. En ce besoin de vouloir saisir une âme dans le même temps que l'on viole le corps qui l'abrite, je vois un peu de cette étincelle divine qui n'excuse certes pas les amours furtives, mais les pare d'ingénuité, de tendresse et de poésie.

C'est ainsi qu'il m'en ressouvient...

*

C'était dans l'île d'Ouessant, en 1945, je crois. J'étais venu m'y reposer deux mois à la suite de je ne sais quelle maladie. J'avais alors doublé le cap de la quarantaine, je ne possédais plus beaucoup de cheveux, mais grâce à une allure juvénile et aux embruns qui avaient coloré mon crâne et mon visage, sans être beau, hélas! je pouvais plaire encore, comme le prouvera la suite de cette histoire...

Un gentil camarade, comédien sans engagements, était venu passer deux semaines avec moi dans cette île désolée et grandiose, qui ne s'éclairait pas encore à l'électricité. Quand on s'y promenait, le soir, dans la

lande violette, on voyait, derrière les petites fenêtres des maisons bretonnes lourdes comme des vieilles femmes, trembloter la lueur jaune d'une lampe à pétrole ou danser la flamme d'une bougie.

Mon camarade et moi avions pris pension dans l'un des deux uniques petits hôtels de l'île. Le nôtre (dont j'ai oublié le nom) était posé comme une boîte sur la baie de Lampaul. La tempête tombait dessus à pluie abattue et le vent du large faisait miauler les armoires et craquer le plancher. Il transportait aussi le bêlement triste des centaines de petits moutons qui, du printemps à l'hiver, passent leurs nuits dans la lande en regardant les feux des phares et leurs éclipses.

La salle à manger de l'hôtel était petite, sombre, enfumée. Mais quelle bonne odeur de peau de marin on y respirait, et quelle extraordinaire soupe de poisson l'on y mangeait tous les soirs !

Les pensionnaires étaient peu nombreux, ce qui nous avait permis, à mon camarade et moi, de nous isoler dans un coin de la salle et d'y bavarder sans contrainte. J'en étais ravi, car mon compagnon acteur était un peu voyant, et les histoires qu'il me contait étaient souvent de nature à faire rougir une vespasienne ! Sans être pudibond, j'avoue que ces histoires de tantes et de cabotins me gênaient un peu ma belle paix bretonne, et j'en étais arrivé à souhaiter le départ de mon camarade, lorsque deux jours avant ce départ, l'Énez Eusa, le vapeur postal qui fait le trajet deux fois par semaine de Brest à Ouessant, nous amena un nouveau pensionnaire. Il était, (je l'appris par la suite) agent d'assurances et faisait sa tournée annuelle dans l'île. C'était un garçon d'une trentaine d'années, grand, blond, — ni beau ni laid — mais de visage ouvert et agréable. Il possédait le charme gris des insignifiants, qui vous repose de l'originalité. Chose assez paradoxale, bien qu'assureur, il semblait manquer d'assurance et vint, timidement, nous demander la permission de s'asseoir à une table voisine de la nôtre. Peut-être espérait-il nous placer une assurance-vie ?

Trop occupé par les bourdonnements et la loquacité érotique de mon camarade, je ne prêtai guère attention à notre nouveau voisin de table. Par ailleurs, et contrairement à la plupart des homophiles que j'ai connus, j'avoue que je ne suis jamais en quête d'aventure, que je suis fort distrait, et que le plus beau garçon du monde pourrait venir s'asseoir à côté de moi sans que je le remarque. En matière de pédérastie, je n'ai pas du tout l'âme d'un chasseur, et n'étant pas armé du fusil de la concupiscence, pour que je tire un coup, il faut vraiment que le gibier vienne à moi !

Cependant, comme mon camarade acteur était fort spirituel et qu'il avait la voix bien placée, force me fut de remarquer que l'agent d'assurances écoutait notre conversation, et que, parfois, il pouffait de rire dans sa serviette. Or, j'aime à passer inaperçu, et de me donner en spectacle me gênait. C'est pourquoi je fus enchanté de voir s'en aller mon voyant compagnon, et deux jours après, je me retrouvai seul à ma table, avec cet étrange voisin qui ne cessait de me regarder et de me sourire. Je l'ai déjà dit : il y avait peu de monde dans l'hôtel, et seuls tous les deux, dans ce recoin de la salle à manger, nous ne pouvions passer notre temps à nous sourire comme des idiots, sans nous adresser la parole . . . ce qui arriva le soir même du départ de mon camarade.

Je crois me souvenir que la conversation commença ainsi :

— Vous êtes artiste, monsieur ? — me demanda mon voisin de table.

— Artiste ? Hélas ! non, je suis fonctionnaire !

Il me regarde, étonné :

— Fonctionnaire ? Comme c'est curieux ! Figurez-vous qu'à vous entendre parler avec votre ami . . . le monsieur qui a pris le bateau ce matin . . . je pensais que vous étiez comédien. D'autant plus qu'hier soir, vous lui avez récité un poème en argot d'une grande violence, qui m'a emballé !

— C'est mon camarade qui est comédien, et ce poème que j'ai écrit ici (parce que la mer trop calme me rendait furieux !) lui était destiné.

— Alors, je ne m'étais pas trompé, et vous êtes tout de même un artiste, — dit l'homme blond — puisque vous écrivez des vers !

Le dîner était depuis longtemps terminé. Nous étions seuls. La petite salle à manger s'était vidée de ses pensionnaires, ceux-ci étant remplacés par des mouches qui se promenaient sur la toile cirée des tables. Mon voisin se leva et me sourit :

— A présent que vous êtes seul, vous allez vous ennuyer ? Accepteriez-vous que je vous offre une liqueur au petit bistrot, avant de remonter dans votre chambre ?

Nous traversons le vestibule et entrons dans le bistrot de l'hôtel, où des pêcheurs jouent aux cartes en buvant du vin rouge. Certains s'apprêtent à partir pour aller pêcher le lieu, ce gros poisson méchant que l'on nomme aussi : merlan jaune. En passant, je serre la main d'un vieil homme aux yeux bleus ; il a l'air d'un ange de 70 ans, et sa figure cuite par le soleil et l'air marin est couturée de rides profondes. L'agent d'assurances me dit, en souriant :

— Je vois que vous avez des relations dans le pays !

Je lui explique que, souvent le soir, vers neuf heures, j'embarque dans la baie de Lampaul, avec ce vieux marin, pour m'en aller pêcher avec lui autour du phare de la Jument, ou plutôt pour les regarder pêcher, lui et celui que j'appelle son moussaillon, ne connaissant pas d'autre mot. Moi, bien calé à la poupe de la barque (telle une marquise idiote dans sa chaise à porteurs), je me contente de me laisser bercer par le ressac, fouetter par le vent, arroser par le crachat des vagues, en fumant cigarettes sur cigarettes.

Dès qu'il s'agit des choses de la mer, je sens que je deviens lyrique ! Alors, je m'efforce de faire comprendre à mon compagnon la griserie de se sentir, en pleine nuit, très loin de la côte, dans une barque fragile que Neptune pourrait culbuter d'une pichenette. Je lui explique la terreur délicate de voir venir, comme des chevaux du grand prix de Longchamp, des vagues furieuses, légères, écumantes, qui vous donnent l'impression que l'on va avaler son acte de naissance . . .

— Et vous pêchez, comme ça, jusqu'à minuit ? — me demande l'homme blond au sourire d'enfant. — Mais ce doit être horriblement triste ?

J'éclate de rire.

— Pas du tout, — lui dis-je, — car il y a plus de vie sur la mer, même en pleine nuit, qu'il y en a dans l'âme faisandée d'un littérateur ! Il y a les petites lumières de l'île que l'on voit scintiller au loin, lorsque la vague vous emmène en balançoire, et puis, il y a la vivante lumière tournoyante des phares, ces brodeuses de feux jaunes sur le ciel noir... On n'imagine pas l'ami que peut être un phare quand on est très loin de la côte ! Enfin, il ne faut pas oublier que l'on n'est point seul, que les pêcheurs sont nombreux, et dans l'obscurité, on découvre souvent un petit point lumineux qui danse et vient vers vous : c'est simplement la cigarette d'un pêcheur dont la barque déchire soudain la nuit pour frôler la vôtre ; il agite les bras, et on l'entend qui vous crie quelque chose de cordial, en breton, tandis qu'il s'éloigne... (A suivre...)

Le point de vue du médecin homophile

par X.

IV

FIN

Attitude face à l'homophile

Jean-Jacques Rousseau a énoncé les divers principes de base d'une pédagogie actuellement encore bien établie. Parmi eux relevons-en deux qui restent valables bien au-delà de l'enfance et qui régissent toute sociologie. Je veux parler du respect de l'individu et du respect de la liberté. Qu'il s'agisse d'individu hétérophile ou non, ces règles de respect ne tolèrent pas de distinction.

Je n'ai jamais considéré ni eu l'occasion de constater que le délit, quel qu'il soit, ait été plus fréquent ou plus monstrueux dans le milieu homophile, compte tenu de la relation : nombre de délinquants et pourcentage d'homophiles. Cela, le juriste et le criminologue le reconnaissent. Que reproche-t-on à l'homophile ? Sa nature ? Comment et en vertu de quelle loi en serait-il responsable ?

On ne saurait dès lors modifier une attitude que l'on s'est donnée comme règle face à tout individu.

Passons sur les excentricités de certains éléments qui parodient la femme, dont les extravagances vestimentaires ou le comportement en public ne font qu'alimenter l'hostilité de milieux hétérophiles. Il est clair qu'on ne saurait en vouloir à celui que la nature a doté d'un aspect physique féminin et lui faire reproche de ne pas acquérir un faciès de boxeur — encore que l'on rencontre des êtres à tendances homophiles indubitables parmi les fervents de sports violents. Mais il est temps de se rendre compte que tout efféminé n'est pas homophile et que bon nombre d'homophiles ont un aspect fort viril. Quant à la fréquentation des homophiles, elle m'apporte les joies de l'intimité, c'est-à-dire celles que la clandestinité de la vie habituelle refuse. Ici pas de subterfuge à utiliser, parce que l'on se sait accepté ; on peut être soi-même dans le cadre d'un groupe qui nous fait échapper à l'isolement que toute vie craint si elle veut rester saine.